

Aldo A. SETTIA, *Battaglie medievali*

Michel Balard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/10124>

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2022

Pagination : 322-323

ISBN : 978-2-490783-14-4

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Michel Balard, « Aldo A. SETTIA, *Battaglie medievali* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 259 | 2022, mis en ligne le 20 mars 2023, consulté le 09 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/10124>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

le *circumferentia nusquam* par « *ne n'a riens qui l'avironne* » : pour l'auteure, l'illimitation change alors de point de vue, se déplaçant à l'extérieur de la sphère. Or, *avironner* signifie ici contenir, circonscrire, ce qui correspond parfaitement au sens latin et à l'idée de circonférence. Il est regrettable que ce contresens invalide la raison même de l'insertion de Jean de Vignay dans le corpus... Deux abrégés vernaculaires du *Speculum*, le néerlandais de Jacob Van Maerlant et un abrégé lorrain font eux totalement disparaître la mention de la métaphore sphérique et parlent peu de Dieu. E. A. Lukács y voit l'annonce du « moment où l'histoire humaine se détachera entièrement de la présupposition d'une origine théologique à laquelle elle était liée pendant tout le Moyen Âge ».

Regrettable anticipation par anachronisme si l'on considère que la totalité du *Speculum majus*, abrégé ou non, se veut le miroir de Dieu, en particulier dans l'histoire... La conclusion générale, d'une page et demie, qui résume ce qui précède, déçoit. Elle aurait été l'occasion de resserrer tous les fils de la réflexion, de clarifier des partis pris, d'ouvrir sur la postérité de cette métaphore. Or, elle se ferme sur « l'éminente conceptualisation médiévale » qu'est censée prouver la métaphore divine de la sphère...

Elisabeth Pinto-Mathieu
CIRPALL, EA 7457, université d'Angers

Aldo A. SETTIA, *Battaglie medievali*, Bologne, Il Mulino, 2020, 355 p.

L'histoire militaire a longtemps été une narration mettant en scène les forces en présence, les phases des combats et leur résultat, heureux pour les uns, malheureux pour les autres. Tel n'est point le dessein de l'auteur qui, mettant en exergue un propos du sociologue Alain Joxe, veut démontrer que la bataille est un objet pluridisciplinaire dont l'analyse nécessite l'apport de l'histoire, bien sûr, mais aussi de la sociologie, de la psychologie et de l'anthropologie. Aussi faut-il recourir, si possible, aux témoignages directs des combattants en utilisant également les textes des chroniques et les traités d'art militaire, pour examiner les réactions des hommes dans la bataille, situation relationnelle dominée par la peur de la mort.

Le titre de l'ouvrage peut prêter à confusion. Point question d'Hastings, de Bouvines ou d'Azincourt, mais des seules batailles qui se sont déroulées sur le sol italien, particulièrement lors des conflits de l'époque communale, Milan contre Côme ou Pavie, Bologne contre Modène ou Parme, Brescia contre Bergame, mais aussi les affrontements où s'illustrèrent les condottières des XIV^e et XV^e siècles et les combats décisifs de Charles d'Anjou pour la conquête du royaume de Sicile. Pour ce faire, A. Settia possède une connaissance aiguë des chroniques locales et provinciales, et, franchissant allègrement les siècles, sait relier le *De re militari* de Végèce aux pratiques des chefs d'armées médiévales.

L'ouvrage est divisé en quatre parties, précédées d'un long préambule, où l'auteur revient sur la prétendue incapacité des Italiens à faire la guerre. Cette fausse idée remonterait à 774 lorsque les troupes lombardes furent écrasées par l'armée de Charlemagne, une défaite qui provoqua la chute du royaume lombard.

A. Settia analyse les différents noms attribués aux batailles : *proelium*, *pugna*, *bellum*, *ruota*, *scrutinium*, *battaglia*, *conflictus*, *sturmum*, soit une belle variété d'appellations qui n'établissent pourtant aucune hiérarchie dans les faits d'armes. Il s'intéresse ensuite à la *battagliola*, ce jeu d'une violence rituelle qui met aux prises différents quartiers d'une même commune ou divers groupes d'adolescents, et qui sert d'entraînement au combat. Blessés et morts n'y sont pas exceptionnels.

La première partie de l'ouvrage traite des préparatifs de la bataille : la mobilisation a lieu au son des cloches ; elle est suivie par la remise des drapeaux et la réunion du matériel de guerre – approvisionnements, armes, tentes, charrettes. La marche vers l'ennemi est précédée de spéculations astrologiques pour en définir le juste moment et le choix du campement. Des rites propitiatoires, sacrés et profanes, cherchent à attirer la faveur divine : jeûnes, processions, confessions, messes ou remise de la dignité chevaleresque à quelques-uns, sur le champ même de la bataille. Les combattants s'avancent en lignes vers l'adversaire et gare à ceux qui s'écartent d'une telle disposition. L'ennemi est l'objet de provocations insultantes et d'invectives ; on lui jette un gant par défi, un geste qui parfois arrête toute velléité de combattre. Si tel n'est pas le cas, les combattants se disposent généralement en trois lignes, au son des tambourins et sous la direction de gonfaloniers. Le commandant des troupes prend la parole pour motiver les hommes au combat, donner des indications tactiques et faire miroiter les éventuels profits d'une victoire. Des distributions de vin viennent soutenir le moral des troupes avant l'affrontement.

Face à l'ennemi, il est important de bien apparaître, de manifester une solidarité de groupe, un esprit de corps et de réprimer toute tentation de fuite, punie par de lourdes amendes. Car la peur du combat est omniprésente : ni les prières, ni la certitude d'avoir choisi le bon emplacement à l'écart d'un fleuve, d'une forêt ou d'un marécage, ni l'espoir de recueillir du butin ne peuvent écarter la crainte de périr. On exalte un patriotisme civique, une saine émulation entre fantassins et cavaliers, la promesse de rétributions et de butin. Si la fuite individuelle est honteuse, collective elle peut être un moyen de retourner la situation après un premier affrontement infructueux.

Nous entrons ensuite au cœur de la bataille. S'appuyant sur le récit de quelques combats célèbres – Montaperti (1260), Bénévent (1266), Tagliacozzo (1268), San Procolo (1275) – l'auteur analyse les techniques de combat des cavaliers et des fantassins : les lignes de cavalerie sont les principaux acteurs de la rencontre. Cèdent-elles sous le choc frontal de l'adversaire ? les fantassins sont alors en grand danger, même s'ils réussissent à désarçonner des cavaliers ennemis en utilisant pavois, lances longues et arbalètes, dont l'usage se répand à partir du XII^e siècle. Mais la fatigue du guerrier intervient vite : tenaillés par la soif, d'autant que la plupart des combats ont lieu de mai à août sous un soleil ardent, épuisés de porter des cuirasses pesant plus de 25 kg, emportés dans le tourbillon des clameurs et du fracas des lances, aveuglés par la poussière qui les empêche souvent de distinguer compagnons et adversaires, les soldats peinent à défendre le *carroccio*, char porte-enseigne et symbole de la cité communale, placé dans le combat en position dominante, mais peu mobile, de sorte que sa prise par l'ennemi est signe de défaite. A. Settia se livre dans ce quatrième chapitre avec un rare entrain à une évocation concrète, imagée et tourbillonnante de batailles épiques qui se déroulent sous la chaleur accablante d'un été italien.

Reste à dresser le bilan des combats dans la dernière partie de l'ouvrage. D'abord la répartition souvent problématique du butin qui nourrit la guerre : sans butin, pas de guerre ; sans guerre, pas de butin. L'arrivée en Italie de mercenaires étrangers rompt les habitudes des armées communales, de sorte que dans son traité, les *Insegnamenti*, Théodore de Montferrat préconise une entente préalable sur la répartition du butin. Certains bénéficiaires, richement pourvus, en viennent par scrupule de conscience à prévoir dans leur testament des dons aux pauvres et des indemnités aux vaincus. La défaite contraint nombre de combattants à se rendre en affichant des gestes d'humilité. Parfois, certains sont tués sur place ou doivent se

racheter à prix d'or pour les plus illustres d'entre eux, tandis que leur monture est avidement recherchée. Que ce soit par les armes ou par noyade lors d'une fuite imposant la traversée d'un fleuve, les morts, dont il est difficile d'évaluer le nombre, sont ensevelis dans des fosses communes ou transportés par charrettes vers leur ville d'origine, si elle est proche du lieu des combats. Les batailles enfin laissent des souvenirs très présents dans la mentalité populaire, surtout lorsqu'un dirigeant communal a disparu, et certaines sont commémorées par les vainqueurs qui érigent chapelles, églises ou abbayes, devant témoigner de leurs exploits pour les générations futures. C'est le cas de Charles d'Anjou qui fait construire deux églises, l'une à Bénévent, l'autre à Tagliacozzo, lieux de ses retentissantes victoires sur les Staufen.

Aucune des phases de la bataille n'échappe ainsi à l'attention d'Aldo Settia : les multiples exemples qu'il emprunte à une grande diversité de chroniques rendent extrêmement vivantes les réactions des combattants, partagés entre leur ardeur contre l'ennemi et la peur de la mort. La marche au combat, les bruits assourdissants, le cliquetis des armes, la fatigue et la soif sont visionnés de manière quasi cinématographique. Doté de notes abondantes, mais exempt d'une bibliographie générale, ce bel ouvrage aurait mérité d'être illustré par quelques plans et par des représentations de batailles, telle par exemple la fresque de Simone Martini à Sienne sur le siège de Montemassi. Mais l'auteur a pleinement réussi dans son souci de décrire non pas le déroulement des batailles, mais les réactions des hommes qui en sont les acteurs.

Michel Balard
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne